

Pour une philosophie de l'eau
L. Bibard
Ha 32
Jeudi 18 octobre 2012

Introduction

A titre d'introduction, il est utile de souligner ce qui suit au sujet d'une « philosophie de l'eau » :

Pour ce qui est de la philosophie.

En règle générale, toute philosophie *de* quelque chose est inscrite dans le contexte d'une philosophie générale. Il n'y a pas de philosophie spécialisée sans vision du monde globale, qui conditionne le traitement spécial d'une question.

Ceci est encore plus vrai pour une possible « philosophie de l'eau », qui à vrai dire n'existe pas comme telle.

Nous le verrons tout à l'heure, si une « philosophie de l'eau » n'existe pas comme telle, c'est peut-être que, quand bien même elle serait l'occasion d'une « prise de conscience de soi » de la philosophie, l'eau comme élément représente éventuellement l'« autre » de la philosophie, et un autre tellement « autre » qu'il en est oublié, voire occulté comme un appui. On ne voit pas la base sur laquelle on se tient dit Eric Weil (*Logique de la philosophie*, Introduction), a fortiori si l'on se tient en partie sur la base du déni de son autre.

Pour ce qui est de l'eau.

Trois points sont à relever au sujet de l'eau :

- l'eau est tout d'abord d'après sa symbolique, fondamentalement contradictoire. L'eau est à la fois clarifiante et fangeuse, calme et violente, terrifiante et apaisante. Pour le dire simplement, elle a paradoxalement la couleur noire selon les taoïstes, qui signalent bien par là le caractère contradictoire de l'eau à première vue transparente lorsqu'elle est considérée sous sa forme liquide (Eyssalet, *Les cinq chemins du clair et de l'obscur*).
- Liquide – i.e. en l'état où nous la considérerons pendant cette discussion -, l'eau coule selon les lignes des plus grandes pentes. Aristote eût sans doute dit qu'elle se comporte comme les cailloux qui tombent suivant leur finalité fondamentale. L'eau est faite pour s'écouler et aller au plus bas des cavités possibles – et on ne la retient qu'à l'enfermer et contraindre.
- Enfermement et contrainte, c'est ce que retiendra le philosophe Heidegger au XX^e siècle, qui parlera avec inquiétude de l'« arraisonnement » de la nature en prenant pour exemple typique la rétention d'eau par les barrages, destinés à transformer le poids et l'énergie cinétique de l'eau en énergie électrique pour les humains (« La question de la technique », in *Essais et conférences*). La question devient de savoir comment interpréter alors le propos célèbre d'André Gide selon lequel « il faut suivre sa plus grande pente, mais dans le sens de la montée ». Que les humains suivent leur plus grande pente, mais dans le sens de la montée, en se penchant sur ce qu'est l'eau, reviendrait-il, par-delà les « arraisonnements » contemporains, à savoir réentendre ce qu'est l'eau comme telle, et ce qu'elle nous dit de l'être ?

Conformément à la nécessité de parler de philosophie générale en parlant de philosophie « de l'eau », cette modeste présentation se fera en quatre moments : I) après un passage par les origines occidentales de la philosophie en Grèce ancienne, II) l'on considérera l'irréductible entremêlement de la philosophie et des religions monothéistes en Occident, III) l'avènement de l'humanisme européen et de certaines de ses conséquences sur une « philosophie possible de l'eau », enfin IV) l'état des lieux actuel quant à notre rapport à l'eau en situation de pénurie mondiale potentielle.

I. Aux origines de la philosophie en Occident

Pour approcher la compréhension grecque de l'eau comme thème potentiel de la philosophie, il faut avoir clairement à l'esprit le sens du polythéisme tel qu'interprété par les philosophes. Le fait qu'il y ait plusieurs dieux en Grèce signale que quelque chose de supérieur à eux oriente et gouverne le monde en l'ordonnant. Il s'agit de ce que l'on peut appeler la « nature ». La nature est réputée indépassable en ses cycles essentiels que sont celui de la veille et du sommeil, de l'énergie et du repos, ou encore et ultimement, de la vie et de la mort. La mythologie, qui souligne que Zeus est le fils du temps (Kronos), signale bien que les dieux, aussi puissants ou « immortels » soient-ils réputés, sont les enfants de la nature, plus haute qu'eux et interchangeable.

La nature est interchangeable, et également toujours relativement cachée. Autrement dit, elle n'est pas totalement connaissable, mais certaines lois qui président à ses cycles le sont. L'on peut ainsi développer une certaine connaissance de la nature et de ses principes, afin de s'y couler ou de s'y conformer. Se conformer à une nature immuable aux lois régulières et d'airain, revient à aimer la sagesse en quoi consiste se glisser dans ce qui est conformément à ce qui est. Voilà ce qu'est la philo-sophie ou l'amour (*philia*) de la sagesse (*sophia*) si l'on en croit l'étymologie du terme de « philosophie ».

Pour ce moment de la naissance de la philosophie, nous nous arrêterons aux philosophes pré-socratiques », puis nous considérerons brièvement le mythe de Narcisse, et nous évoquerons la théorie des éléments d'Aristote.

Les présocratiques et l'eau

Comme le dit leur nom, les pré-socratiques philosophent avant Socrate qui, lui, représente l'événement de « faire descendre » la philosophie dans la cité (cf Strauss L, *Droit naturel et histoire*). Les présocratiques philosophent seuls, devant la « nature », et en cherchant le ou les principe(s) fondamentaux. Leur parole, que l'on peut à l'instar de Romeyer-Dherbey dire « archaïque », est simple, fondatrice, poétique, directrice, « principielle ». C'est dans ce contexte-là que l'eau joue un rôle fondamental, puisque l'un des plus anciens présocratiques, celui du fameux théorème, Thalès, affirme que « tout est eau ».

Lorsque Thalès affirme que « tout est eau », il n'a bien sûr pas en vue l'eau qui coule, mais l'idée d'un principe qui est censé conditionner le tout, voire le déterminer tout à fait. Quelques autres présocratiques célèbres diront que le principe est l'infini (Anaximandre), esprit (Anaxagore) ou l'Air (Anaximène). Il n'en demeure pas moins que le « début » de l'affirmation archaïque d'un principe unifiant de la « nature » (en grec *physis*, qui donnera physique, et qui renvoie à ce qui croît), sera aussi le début d'une « philosophie de l'eau » - cependant rapidement tarie.

La philosophie de l'eau est vite tarie, car dès Héraclite, autre immense présocratique, l'eau est considérée soit comme ce qui signale que le temps coule indéfiniment et éventuellement sans sens (c'est le fameux « tout coule » d'Héraclite, selon qui l'on « ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve », car l'eau qui y coule n'en est alors et quoi qu'en aient ses berges, jamais la même), soit comme le contraire de l'âme. Et Héraclite de souligner que se transformer en eau est pour l'âme « sa mort ».

Narcisse ou l'ajournement de la conscience de soi

Que l'eau représente chez Héraclite le contraire de l'âme voire sa mise à mort est sans doute conforme à quelque chose qui se signale dès les origines de la philosophie, qui est *qu'elle s'appuie sur son « autre », mais le cache d'autant plus*. L'appui fondamental de la philosophie semble bien être quelque chose comme « mère nature », ou encore le féminin

comme tel (cf Bibard L., *La sagesse et le féminin*). Ceci est d'autant plus important pour une possible « philosophie de l'eau » que, malgré son caractère hybride et là encore contradictoire, l'eau est majoritairement considérée comme symbole du féminin en regard du feu, qui serait alors symbole « primordialement » masculin. Si cela est vrai à tout le moins en partie, l'on peut dire que le char conduit par une déesse qui dévoile à l'*alter ego* d'Héraclite qu'est le présocratique Parménide la vérité de l'être, représente peut-être l'équivalent de l'« Eau » dont parla Thalès en son temps.

Nous y reviendrons tout à l'heure, mais ne peut-on pas alors se demander si le mythe de Narcisse n'illustre pas une certaine forme de « renfermement » de la philosophie sur elle-même, qui à l'instar du héros du mythe, ne voit en l'« eau » éprouvée comme son autre – finalement qu'elle-même, et qu'elle en tombera un jour dedans ? Nous revenons à ceci tout à l'heure, au sujet de Hegel s'appropriant en « moderne » la question de l'eau.

Aristote et les quatre éléments

Venant après Socrate, autrement dit après que la philosophie, de philosophie de la « nature » ou du tout est devenue tout autant philosophie morale et politique, Aristote est le premier des très grands philosophes à développer un savoir encyclopédique, s'intéressant autant à la biologie et à la médecine, qu'aux astres, à la philosophie morale et politique, qu'à ce qui s'appellera plus tard l'ontologie fondamentale ou la métaphysique. C'est dans ce contexte qu'Aristote développe la théorie des quatre éléments, en particulier constitutifs du vivant, retrouvant des éléments déjà évoqués par les présocratiques et en complétant la gamme. La Terre, l'Air, l'Eau et le Feu sont désormais censés constituer les bases structurantes de toute chose, qui en conditionnent les humeurs à partir du sec (l'Air), de l'humide (la terre), du froid (l'Eau) ou du chaud (le Feu).

Le renvoi des éléments aux caractéristiques physiques comme le sec, le froid, etc, n'est pas resté univoque dans l'histoire de l'Occident, et l'alchimie en nuancera et modifiera les possibles à l'environnement. En précisant dès maintenant que le Taoïsme ancien présente lui aussi une théorie des éléments avec cinq composantes, il est utile de souligner qu'un cinquième élément qui s'appelle l'« Ether » est censé selon Aristote et ses successeurs astronomes constituer la « nature » des corps célestes et des cieux *au-delà* de la lune, qui définit une frontière entre le temps (sublunaire) et l'éternité (supra-lunaire donc).

II. La deuxième racine de l'Occident

Les deux racines de l'Occident

Nous proposons tout à l'heure une définition de la notion d'« Occident ». Disons pour l'instant que cette notion dépend de la rencontre fondamentale des mondes grec et Juif, dont les traditions et le sens d'ensemble se sont constitués indépendamment les uns des autres (Strauss L., « Jérusalem et Athènes », in *Etudes de Philosophie politique platonicienne*), à ceci près que le judaïsme se construit consciemment et volontairement contre les polythéismes, de loin en loin identifiés au travers des « Nations », de l'idolâtrie, etc. Bien qu'il soit indispensable de nuancer par après la compréhension que l'on en a, il est utile de différencier clairement l'origine juive des trois monothéismes occidentaux du génie grec par la différenciation entre monothéisme et polythéisme, et de souligner que si l'affirmation du monothéisme est si fondamentale pour le génie juif, c'est parce que plusieurs dieux sont tôt ou tard humains, bien trop humains pour parodier le mot du philosophe Nietzsche. La pluralité des dieux fait en effet tôt ou tard peut-on penser, le lit de l'expression de leurs passions, qu'il s'agisse des inacceptables concupiscences de Zeus à l'égard des mortelles, des jeux de pouvoirs entre dieux et Titans, etc. Autrement dit *les* dieux sont tôt ou tard peu dignes du nom du Seigneur, et s'il doit y avoir un « Dieu » absolument souverain (dont le nom est en principe imprononçable tant il dépasse la capacité de l'homme à s'adresser de son fait à Lui) alors il est unique. Son unicité place le dieu des juifs, des chrétiens et des musulmans infiniment plus haut que tout, que tout être créé.

Une conséquence fondamentale de ce qui précède est qu'il n'y a pas dans la *torah* de notion de « nature ». Autrement dit, nonobstant l'irréductible ambiguïté du premier verset de la *Genèse* à ce propos, il n'y a dans l'esprit du judaïsme rien de « préalable » à l'acte de création divine de toute chose. Car ce serait alors « reconnaître » qu'il y a quelque chose d'« autre » que dieu Lui-même au début des temps, ce dont le judaïsme est la négation volontaire fondamentale et fondatrice.

Éléments pour une approche de l'eau dans l'horizon de l'histoire du peuple juif

Il est bien difficile dans ce contexte de comprendre ce que sont les « eaux » au-dessus desquelles plane l'esprit ou le Verbe au début des temps, mais il est infiniment moins difficile de comprendre que Dieu, parce qu'Il est tout puissant ou la Toute puissance même, peut faire ouvrir la mer Rouge à Moïse lors de la fuite d'Égypte par exemple. Les eaux sont alors là bien les eaux qui coulent, contrairement à celle de Thalès, celles qui menacent et sauvent tour à tour, dont nous soulignons tout à l'heure le caractère irrécutablement contradictoire – ici en fonction de ce que Dieu en fait, eaux lustrales, eaux baptismales, eaux clarifiantes et médicinales parfois – eaux diluviales à tout le moins pour laver les péchés du monde.

Approche du moment chrétien dans l'histoire de l'Occident

Si, dans le contexte de l'admission d'une « nature » éternelle aux cycles inchangeables, l'« Eau » est considérée comme le principe de toute chose par Thalès; qu'elle est approchée dans l'horizon juif comme élément dont « Dieu » fait ce qu'Il veut pour tour à tour laver les péchés du monde lors d'un Déluge par exemple, ou pour sauver son peuple de la tyrannie d'Égypte, alors on peut dire que la confrontation entre mondes grec et juif teint d'une confrontation entre nature éternelle d'un côté, et création souveraine des temps de l'autre. Comment comprendre, dans le contexte d'une telle tension ou opposition contradictoire, qu'un Juif d'entre les Juifs vienne affirmer « ici-bas » (c'est-à-dire sur le plan de la « nature » reconnue comme telle et sur son propre plan par les « païens ») être le Fils de Dieu (c'est-à-dire porter en lui le sang divin si une telle expression a par impossible un sens) ?

C'est cette contradiction constitutive que l'homme Jésus qui deviendra le Christ affirme et porte en lui, en affirmant que, comme tout mortel, il subira un jour la loi naturelle ultime qu'est pour les vivants mourir – mais qu'il en « réchappera » si l'on peut dire, car il ressuscitera. Considérée de ce point de vue, la théologie chrétienne ramassée comme celle de l'Incarnation, de la Mort du Christ et de Sa résurrection conditionne le dépassement définitif de la « nature » païenne. Car tout se passe comme si Jésus-Christ disait à ses contemporains : vous vous opposez unilatéralement aux païens. Tant que vous maintiendrez cette opposition, vous aviverez la virulence païenne ou polythéiste. Le moyen de dépasser infiniment la « nature » est de la reconnaître pour la dépasser sur son propre plan. Or, la loi naturelle ultime est celle de la mort des vivants. C'est en mourant et en ressuscitant d'entre les morts, que l'infinie puissance du dieu juif se manifestera. En mourant et en ressuscitant d'entre les morts, je vous montre l'infinie supériorité de la puissance divine sur les lois naturelles – reconnues à leur propre niveau. »

Cette infinie puissance du Christ sur la mort qui fait la possibilité des « miracles » au sens fort, se manifeste pensons-nous tout particulièrement par la transformation de l'eau en vin, par le fait que Jésus-Christ marche sur les eaux – enfin par le fait qu'il n'a pas peur de la tempête possiblement porteuse de deuils. Dans ces trois cas, l'eau ne symbolise-t-elle pas la mort, que ce soit celle du sens ou la mort naturelle des païens, censée être irréductible ? Et qu'au puits Jésus-Christ dise à une femme, la Samaritaine, « tout ce qu'elle a fait », ne symbolise-t-il pas le dépassement infini de la mort (alors symbolisée par le féminin ou l'eau auprès de quoi se tiennent la femme et Jésus-Christ) par le Verbe (« il m'a dit tout ce que j'ai fait ») ?

La « tension » originaire des deux racines de l'Occident ainsi comprises, « réhaussée » ou dépassée par le christianisme, libère l'espace pour une compréhension de l'« Occident » décisive pour notre temps, au travers de l'interprétation des origines de la notion d'« humanisme ».

III. L'humanisme et certaines de ses conséquences

Il est crucial dans l'horizon de notre parcours de la façon dont l'eau a été approchée, d'avoir clairement à l'esprit l'aspect revendicatif de l'humanisme, qui se signale par la construction du mot en « isme ». Les « humanistes » ont ou se donnent deux ennemis, que sont les référents ultimes des deux racines de l'« Occident », ou leurs représentants. Ils ne veulent *ni* de « Dieu » ou de l'église judéo-chrétienne telle qu'elle règne à leur époque (*grosso modo* la Renaissance), *ni* de la « nature » ou de la philosophie alors également régnante et subsumée sous (i.e. contrôlée par) la théologie conventionnelle d'alors. Ils veulent que le monde soit désormais celui de l'humanité comme telle et pour elle-même, ou que l'humanité y soit vraiment « chez elle ». L'une des façons les plus décisives pour notre temps dont s'affirmera cette volonté, consistera à dire à l'instar de Descartes, que l'homme (entendu génériquement) deviendra « comme maître et possesseur de la nature » (*Discours de la méthode*, Sixième partie).

L'aspect décisif de cette affirmation consiste dans la réponse implicitement positive à deux questions, auxquelles jusque là, toujours désireux de faire de même, les humains ont partout répondu « non » au moins à l'une d'elles. Ces questions sont : 1) « Est-il possible pour les humains de devenir maîtres et possesseurs de la nature ? », 2) « Est-il souhaitable que les humains s'approprient et maîtrisent la nature ? ». A notre connaissance, l'Occident en les espèces de la civilisation européenne marquée par l'intention des humanistes est la seule civilisation à avoir répondu affirmativement à ces deux questions, et à en avoir déduit « Nous allons devenir comme maîtres et possesseurs de la nature *car cela est bien* ».

L'enjeu est de taille, car quoi qu'en ait Descartes avec le « comme » de « *comme* maîtres et possesseurs de la nature », ses successeurs, qui seront les scientifiques et techniciens modernes, auront tôt fait d'oublier la nuance. Et sur le fond d'une alchimie bientôt dépassée (qui thématise les efforts de la transformation des corps ou « éléments » rencontrés plus haut lors de l'évocation d'Aristote), encore appelés génériquement des « métaux », se développeront à l'instigation de Descartes même et de bien d'autres, les sciences et les techniques modernes, appelées à transformer la nature de manière à lui *faire faire toutes sortes de choses qu'elle ne fait pas spontanément*, en vue de servir l'homme – hommes et femmes.

A partir de ce moment-là, l'eau ne constituera bientôt plus qu'un corps parmi d'autres, à maîtriser et posséder comme les autres de manière à assurer la maîtrise de l'homme entendu génériquement, sur le monde où il vit. Et c'est ce que glorifiera le philosophe Hegel, en disant son admiration par exemple pour la peinture flamande, qui présente la vie quotidienne de l'« esprit » entendu comme les humains maîtrisant au jour le jour les forces de la nature. Une telle maîtrise est évidemment symboliquement exceptionnelle lorsqu'elle devient celle d'un élément aussi puissant que l'eau elle-même, au travers des polders.

Enfin, loin d'être considérée par Hegel comme un élément nuisant à l'humain, par les efforts de médiation auxquels elle contraint les hommes s'ils veulent aller à la conquête de Nouveaux mondes par exemple, l'eau devient carrément *médiatrice des relations de l'homme à l'homme* – soit, des relations de l'esprit à l'esprit. L'esprit, c'est bien l'homme ou l'Idée s'appropriant son autre qu'est la « nature », le « passif » fondamental, dont l'expression ultime est l'eau.

Nous sommes au sommet de ce que Hegel appelle la « conscience de soi » de l'homme, qui est aussi une forme de « bonne conscience » occidentale qui, à tort ou à raison, sera stigmatisée par après. Terminons en soulignant qu'alors « Narcisse » ne s'en tient pas à la *contemplation* de soi dans une eau calme et lisse qui fait miroir, il maîtrise et possède

maintenant cette eau par rétention, conduite, orientation, au travers de ses barrages, polders, systèmes d'irrigations, et autres.

IV. « Là où croît le plus grand danger, là aussi croît ce qui sauve ».

Nous sommes revenus à l'« arraisonement » de Heidegger.

Heidegger craint plus que toute chose l'anéantissement de l'humanité par son oubli de son destin. L'humanité utilisatrice, l'humanité consommatrice, l'humanité inquiète de sa subsistance et ravalée aux rangs de l'économie, du commerce, de la finance, de la technologie en règle générale, c'est l'humanité accomplissant le mauvais destin de ce qu'il appelle la « métaphysique », et que Nietzsche avait anticipé en parlant du « dernier homme ». Depuis même son aube, la philosophie aussi saisie soit-elle en sa matinale parole s'est enfoncée dans la nuit du temps de la métaphysique, dont l'accomplissement est dans la prédation technique à quoi le monde entier s'adonne désormais sous forme cannibale. Et l'eau, comme élément à entendre tel que Thalès le tenta, est plus jamais ravalée au rang de matière brute pour l'homme de son côté réduit à l'état de manipulateur sans conscience de son environnement. Plus on utilise et consomme l'eau, moins on la rencontre en sa vérité, ou en la révélation de et par la parole dont elle recèle, à l'instar de toute la nature, la possibilité.

L'effort entier de la « phénoménologie », par excellence représentée et défendue par le maître de Heidegger que fut Edmund Husserl, consiste selon les dires du maître, à aller - ou mieux : à retourner -, aux « choses mêmes » (« Die Sache Selbst »). Autrement dit, par-delà les sciences et les techniques modernes, dont la philosophie de Descartes inaugure de manière structurellement ambivalente la possibilité, il faut impérativement à l'homme retrouver le chemin des « choses mêmes », en la simplicité inaugurale du don qu'elles représentent pour la possibilité de toute vie et de toute parole sensée. Non sans d'extrêmes ambiguïtés à son tour, Heidegger interprétera un moment qu'il faut redécouvrir le sens des paroles archaïques des présocratiques – dont alors évidemment la parole de Thalès.

Heidegger fera cela en soulignant après Hölderlin que les temps que nous vivons – que l'on peut aisément renvoyer, bien que Heidegger n'ait pas connu le terme, aux temps de notre contemporaine « mondialisation ». Temps qui, *parce qu'ils* sont des temps parmi les plus menaçants que l'humanité ait vécus jamais, les temps du salut : « Là où croît le plus grand danger, là aussi croît ce qui sauve ».

Outre le fait qu'une telle parole n'est pas sans rappeler la dynamique théologique des trois moments de l'Incarnation, de la Mort et de la Résurrection, notons pour finir ceci.

*

Le taoïsme ancien affirme qu'il y a cinq éléments : le Bois (équivalent pour diverses raisons de notre Air), le Feu, la Terre, le Métal, et l'Eau (cf pour cela Eyssalet J.-M., *Les cinq chemins du clair et de l'obscur*, cité *supra*). L'on se souvient qu'Aristote considère l'existence de quatre éléments dans le monde *sublunaire*, qui n'impliquent pas le Métal, et, dans le monde supra-lunaire, l'Ether. Outre le fait que l'existence de l'Ether sera semble-t-il définitivement démentie au début du XX^e siècle par l'expérience de Michelson & Morley menée selon un protocole défini par Einstein, l'on peut noter que le « Métal » n'est pas un « élément » au sens occidental du terme, mais qu'il désigne en alchimie *tous* les éléments (cf *supra*).

N'en est-il pas ainsi en Occident parce que l'Occident consiste en la décision de « maîtriser et posséder la nature » au point que l'Occident est la civilisation qui ait rendu possible et estimé souhaitable *l'extraction la plus systématique possible des « Métaux »* afin de les exploiter

pour servir les humains ? Ne pas isoler le Métal comme un élément spécifique parmi d'autres ne revient-il pas à occulter l'évidence en quoi consiste l'exploitation la plus systématique possible de tous les métaux possibles ? Si c'est le cas, le devenir de la métaphysique au sens de Heidegger consisterait alors en l'exploitation la plus systématique possible de tous les métaux possibles, et en l'oubli ontologique du sens du Métal comme de l'un des aspects du monde où parole et vie sensées peuvent surgir. Si cela est vrai, il en serait de même pour le métal et de l'eau, sinon plus si l'on peut dire pour le premier. *Le métal serait ce sur quoi se tient le monde moderne sans le voir comme il en fut en d'autres temps de l'eau pour la philosophie.* Or, *nec plus ultra*, dans le taoïsme, le Métal est l'un des moments du *Yin*, qui renvoie au féminin de l'humain.

L'Eau et le Métal tout ensemble et dévoyés et exploités, ne serait-ce pas par là que doit s'amorcer une philosophie de l'eau proprement germinale ?